

Jean-Paul Damaggio

Rencontres italiennes en 1994

Avec l'écrivain **Fulvio Abbate** né en 1956, avec le cinéaste **Nanni Moretti** (né en 1953), avec le communiste démocrate **Pietro Ingrao** (né en 1916), avec le célèbre **Umberto Eco** (né en 1932).
Il y faudrait aussi des femmes comme Ellen Kappa, Elsa Morante, Chiara Ingrao ou Chiara Valentini mais nous en resterons pour cette fois aux quatre hommes.

Par où commencer ?

D'abord par la presse italienne qui fut mon chemin d'accès à ce pays. Cette introduction est le bref récit de ma première approche de l'Italie.

J'ai d'abord eu un peu d'attention pour l'Espagne (à cause de l'école, et du tourisme). Les portes de l'Italie me furent ouvertes bien plus tard grâce au mensuel bilingue **Paese**. Du n° 7, le premier à tomber entre mes mains en Juin 1987, je vous livre les premières lignes de l'édito de Guido Nania :

"Je viens de relire mes six précédents éditoriaux. Je les ai trouvés; sauf un peut-être, trop sérieux. Ils ne révèlent pas mon naturel gai; mon lieu de naissance au bord de la mer ; mes ancêtres brûlés par le soleil ; la ville qui chante ..."

Son mariage avec une Française l'avait-il rendu sérieux ? La référence à sa famille, à sa ville et au pays qui chante était pleinement symbolique. J'ai appris que Nania était un ancien du PSU. Le dernier numéro publié concernait la Mafia !

En cet été de 1987, la publication des résultats des élections législatives avait dû m'attirer plus qu'autre chose et j'ai découvert à cette occasion que je pouvais lire une bonne part des articles en italien.

L'achat suivant ne date que de mars 88, c'est dire que je n'étais pas encore pris par le sujet. Le point du sommaire à m'attirer, n'est plus politique mais c'est le compte-rendu du film de Luigi Comencini que j'avais vu : **Un ragazzo di Calabria**.

Puis je suis passé à la vraie presse italienne. A Montauban arrivait à ce moment-là **Repubblica** un quotidien puis, je ne sais si cela tient à la guerre Berlusconi-De Benedetti, nous avons eu, à la place, **La Stampa** et **il Corriere della Sera**. Je me suis habitué assez vite à **La Stampa** du Samedi à cause du supplément livre. Avec les quotidiens arrivent les hebdomadaires et j'ai adopté un temps **Panorama**. J'y ai découvert une présentation du premier roman de l'écrivain Fulvie Abbate. **Panorama** était à ce moment-là tombé des mains de Berlusconi qui réussira à s'en emparer de nouveau. Plus tard je m'abonnerai à l'adversaire permanent de Berlusconi-Craxi : **L'Espresso** (même esprit que **Repubblica**).

J'avais des souvenirs de jeunesse où au ciné-club de la FOL avec le néo-réalisme italien, de Visconti, de Rossellini etc... mais je ne connaissais ce cinéma que comme un cinéma parmi d'autres, pas comme la marque de l'âme d'un pays original. Nanni Moretti, avec *Palombela Rossa*, m'obligea à revoir mes critères cinématographiques. Et puisque Clint Eastwood vient d'être célébré comme un grand du cinéma étatsunien, il n'est pas inutile de rappeler que c'est l'italien Sergio Leone qui est allé le chercher dans une série télévisée, bas de gamme, pour en faire le grand acteur. Leone disait qu'à l'origine Clint avait deux choses pour lui, sa démarche et sa façon de porter le chapeau !

De Moretti passons à la chanson italienne, et à celui qui en a donné une dans *Palombela Rossa* : Franco Battiato. Juste avant Battiato j'avais commencé par connaître Paolo Conte. Pourquoi lui ? Parce qu'il jouait le provincial avec en même temps du jazz et puis c'est celui que j'ai trouvé à la bibliothèque.

Pour achever ce tour d'horizon culturel italien, il me faut ajouter la littérature, Calvino, Sciascia, Pasolini, Vittorini, Moravia etc ...

Pour moi, un fil conducteur tient l'édifice : la politique. Sciascia fut député. Dans le film de Moretti un communiste s'interroge. Par rapport à la chanson, Venditti chante Berlinguer, et le petit Fulvio fut un jeune communiste, aujourd'hui journaliste à *l'Unita*, le journal fondé par Gramsci.

Bref, depuis 5 ans, je ne passe pas un jour sans chercher l'Italie toujours plus loin et je vais expliquer maintenant pourquoi l'approche d'aujourd'hui : les relations sud/nord.

Le SUD SICILIEN

Pour découvrir que l'Italie est la terre de toutes les rencontres, nous allons nous pencher plus particulièrement sur le rapport Sud/Nord. La France ne voit l'Italie que comme une guerre du Nord contre le Sud, du Nord riche contre le Sud pauvre. Oui la différence est énorme mais où passe la frontière ? En France, entre Nord et Sud il y a la Loire. Et là-bas? La frontière est une troisième Italie l'Italie du Centre. Avec "Italie du Nord" on a d'un côté Milan tourné vers Berlin et Turin tourné vers Paris. Si on ajoute Venise on voit que l'Italie du Nord n'est pas l'unité que certains veulent bien dire. De même, au Sud, la capitale est Naples, mais pensez-vous que les Siciliens ou les Calabrais n'ont rien à dire ? Et la Sardaigne où est-elle oubliée ? Le problème est encore plus complexe au Centre avec Bologne d'un côté et Florence de l'autre ! Quant à Rome, c'est connu, tous les chemins y mènent.

L'essentiel est une Italie des villes : avant d'être italien on est napolitain ou milanais, ce qui ne doit pas occulter le rapport Nord/Sud. J'ai simplement voulu le sortir d'un schématisme à la française que je sens poindre à tout moment. Il ne faut pas oublier la carte de l'Italie encore en 1848 : au Sud l'imposant Royaume des Deux Siciles ; au milieu les Etats du Pape et ensuite Toscane, Piémont-Sardaigne et Lombardie. Cette impossibilité d'unir l'Italie jusqu'à la fin du XIX ème siècle est une anomalie qu'un Français admet mal. Rome capitale de l'Italie seulement depuis 1870! Qui peut le croire ?

Cette diversité italienne, toujours vivante dans les dialectes, ne doit pas être perdue de vue quand, dans le dernier référendum, trois ministères furent abolis dont celui de l'agriculture et celui du tourisme. L'état-nation n'est pas à l'image de la France ou de l'Espagne ce qui explique que parler du rapport Sud/Nord n'est pas comparable à ce qui se passe chez nous.

A rapprocher cette unité difficile et l'œuvre de Machiavel (l'inventeur en partie de l'état central) on comprend que la terre de rencontres est une terre d'ouverture aux autres ! Beaucoup d'italiens ont travaillé pour la terre entière ... et pas pour leur pays ! La Joconde est à Paris etc ...

Le rapport Sud-Nord. C'est un rapport économique mais aussi culturel, social etc. On voit mal Maradona jouer avec Milan. A ce sujet l'italo-français Platini trouva son bonheur à Turin et il est à craindre que le français Papin se soit trompé en allant jouer au Milan AC. On dit qu'à Naples il y a presque pas de feux tricolores et que la circulation fonctionne tout de même.

Etrange, les débarquements en Sicile, de Garibaldi puis des Etatsuniens. Ils ont apporté la liberté à l'Italie. Sauf qu'aussitôt les Siciliens trouvèrent un goût amer à "la liberté". Garibaldi fit tirer sur les révoltes paysannes pour conserver l'appui des aristocrates, et les Etatsuniens débarquèrent des mafieux qu'ils installèrent maires des villes les plus importantes !

Cette sensibilité italienne aux problèmes du Sud, vue sous l'angle concret est évidente par exemple dans le discours d'Ochetto au premier congrès du PDS. A quatre reprises il évoquera la question. Pour caractériser la situation, «chaque jour plus alarmante», pour évoquer les problèmes démographiques et donc la place des femmes dans les processus de libération, pour proposer le rééquilibrage des rapports Nord-Sud qui implique "un changement profond des modèles de production et de consommation des pays industrialisés et en même temps des réformes économiques et politiques dans les pays du Sud". «En outre l'efficacité des aides ne peut être séparée de l'usage politique qu'en font les gouvernements locaux."

Cependant il ne dit pas comment faire.

Puis il parle enfin de la question méridionale italienne «le problème italien principal». «L'Italie méridionale, de fait écartée de la modernisation de l'appareil productif, s'est trouvée par contre insérée dans un processus d'internationalisation passive qui en a accentué, même dans les changements, le retard avec le reste du pays. Il s'agit d'un retard économique et social, mais désormais de plus en plus politique et démocratique, et enfin de civilisation et de liberté. Pour un jeune méridional, il est aujourd'hui difficile, et quelque fois même impossible, d'imaginer le futur. »

Bref, il semble bien qu'il y ait continuité entre le sud sicilien et le sud méditerranéen. Comme je pense que la ligne de confrontation du futur sera entre Sud et Nord et que cette ligne a sa zone la plus dure en Méditerranée (opposition sociale, religieuse, politique, économique), il me semble utile, pour penser le monde, de voir comment la question se pose au sein même d'un pays européen. L'Italie est la figure, en réduction, du comment les forces dominantes ont traité le mal et du comment peut s'organiser la riposte si on ne veut pas plonger vers la catastrophe. Pour comprendre il faut sortir des clichés qui sont toujours construits pour nous tromper et je me propose d'aller voir la Sicile en compagnie d'un jeune écrivain né à Palerme, qui vit à Rome et qui après deux romans vient de publier un livre reportage à Capo d'Orlando.

ABBATE

Nous allons entrer en Sicile par : **Capo d'Orlando, un sogno fatto in Sicilia**. Ce livre est publié dans la même collection des éditions *Theoria* qu'un recueil de textes de l'allemand Bierman ce chanteur est-allemand passé à l'Ouest mais qui est resté profondément de gauche. Petite ville du Nord-est de la Sicile, Capo d'Orlando ne reçoit pas par hasard l'écrivain Fulvio Abbate et il n'y a pas de hasard non plus si le pape n'y est pas passé au cours de son dernier voyage. Fulvio a montré la mafia par ses véritables ennemis, ceux qui, à Capo d'Orlando, ont relevé le défi. Pour Abbate la révolte contre la mafia est une révolution bourgeoise et cette affirmation à de quoi nous faire réfléchir.

A Capo d'Orlando, pour diverses raisons, la Mafia n'avait pas encore en 1990 installé ses réseaux. Puis au moment où elle décide d'encaisser sa taxe, les commerçants refusent, s'organisent et imposent leur droit. L'un des dirigeants de la révolte, Tano Grasso deviendra député du PDS. Fulvio Abbate journaliste à *l'Unita* n'eut sans doute aucun mal à le rencontrer. Fulvio n'est pas le genre cireur de pompes et n'hésite pas à répondre avec virulence à un chroniqueur... de *l'Unita*. L'un d'eux, Grazia Cherchi, avait écrit que les jeunes écrivains étaient mauvais car procédant sans modèles et sans références. En conclusion de sa riposte Fulvio eut ces mots : *"Dans quelques jours en Italie entre en vigueur un nouveau code de la route. Un nouveau travail pour vous, monsieur Cherchi. Je doute cependant que nos chemins, malgré la commune matrice politique, ne nous conduisent sur une même route."*

Le livre n'est donc pas à la gloire ni du PDS ni de Tano Grasso. Sa force incroyable tient à une Sicile réelle à partir de quatre sources : la littérature (le sous-titre de son livre est une référence explicite à Sciascia qui a écrit *Candido*, un rêve fait en Sicile), une connaissance directe due à ses origines palermitaines, une position en même temps d'observateur par rapport à la ville Capo d'Orlando et enfin un style sincère.

Il rencontre trois commerçants, le gardien de la maison d'un poète, un curé, mais rate le rendez-vous avec le maire. Son sens du réel est à la mesure du réalisme des écrivains siciliens. Surtout pas de rhétorique et si Fulvio s'aime à Capo d'Orlando, cela tient à la lutte contre la mafia qui n'y est pas l'objet de grands discours, mais d'une lutte pied à pied où, entre quatre yeux, des hommes disent à leurs futurs assassins : je n'ai rien à faire avec vous. Combattre la mafia ne peut pas être une affaire de juges, de flics, de militaires mais d'abord une affaire de citoyens. La révolution bourgeoise contre la féodalité ! Or, tout le monde le sent bien, dans notre monde occidental, la citoyenneté se perd aussi des féodalités redressent la tête. Derrière cette révolution bourgeoise qui redevient héroïque, le seul théoricien cité, et cité par le prêtre, s'appelle Gramsci à cause de l'idée que le combat est celui d'une longue marche. Pas de rhétorique et pas

davantage de Grand Soir. S'agit-il de faire enfin triompher en Sicile le capitalisme sous couvert de lutte anti-mafia ? Il s'agit de retrouver d'abord le sens du bien commun. En Sicile, il passe par la liberté du marché, et le respect de l'état de droit.

Emouvant dernier chapitre qui montre que ce reportage journalistique n'est pas laissé au hasard des rencontres mais dirigé vers ce rêve : l'individualité humaine s'organisant pour prendre le dessus sur les ordres diversement mafieux. La question n'est pas que sicilienne quand, avec Sciascia, la Mafia devient l'archétype de ce qui nous attend.

J'avais en août 1991 suivi de très près le premier assassinat d'un industriel sicilien, Libero Grassi. Cet homme avait annoncé à la télé qu'il ne paierait pas la taxe et il fut donc dispensé de la payer par un moyen radical, l'envoi au cimetière. Le jour de l'enterrement, le fils David - et comment ne pas penser au petit David contre Goliath - fit avec les doigts le signe de la victoire. Il perdait son père et ne trouvait rien de mieux à faire, que le V ! Fulvio Abbate connaissait ce fils ainsi que sa sœur. En le voyant à la télé, il comprit enfin cette "culture antijacobine" qui causa ce geste. En 1977 il se souvenait, qu'au cours d'une manif, il distribuait le plus sérieusement du monde des fleurs aux flics. En communiste classique il n'y avait vu que le geste gratuit d'un petit-bourgeois. En fait, c'était bien plus. En continuant l'entreprise du père, le fils met dans les pyjamas produits, le symbole de la résurrection libertaire de la Sicile. Non la Sicile ne peut se réduire à la Mafia, on y trouve aussi ces courages exemplaires d'hommes et de femmes au cœur du drame. Ils travaillent, ils vivent, ils mangent et ils gagnent. La Sicile, c'est la terre de toutes les cultures. Phéniciens, crétois, grecs, romains, arabes, espagnols etc ont fait leur nid sur cette île ouverte à tous les vents. La liste des écrivains superbes est longue. En voici quelques uns : Pirandello, Verga, Natoli, Sciascia, Vittorini, Brancati, Borgese. Comment cette île a-t-elle pu voir naître et vivre tant d'écrivains si la seule raison de vivre était l'escroquerie, le trafic de drogue et le meurtre ? La Sicile c'est toute la Méditerranée en condensé. Einstein a vécu à Milan. Le Nord regarde vers plus de Nord encore, et le réflexe sera de dire que si Milan est en crise, si la corruption y est reine c'est la faute au Sud. Pourtant rien ne prouve qu'il s'agisse des mêmes réseaux. Simplement au Nord les juges ont eu plus de moyens pour agir et sont allés plus vite aux coupables (avec cependant la méthode chère à la lutte juridique contre la mafia : le repent). Il en ressort que la criminalité et la corruption sont un problème dont le pays ne peut se défaire par un tour de passe-passe géographique. Sans doute que le Sud pompe des aides financières mais il n'en demeure pas moins que le Nord secrète ses propres tares. L'Italie secrète aussi des antidotes qu'on aimerait voir fleurir ailleurs en Europe, je veux parler des juges courageux et ceux du Sud valent ceux du Nord. Je ne dis pas qu'il faut souhaiter à la France une corruption à l'italienne pour voir surgir un vrai pouvoir judiciaire.

INGRAO

Par la Sicile nous remontons vers le Nord, comme ce révolté, qui pour fuir la répression se retrouve au Sud de Rome où il s'installera, se mariera, deviendra maire et aura un fils qui donnera naissance vers 1916 à Pietro Ingraio.

« Du côté paternel, les racines de ma famille sont siciliennes. Mon grand-père était une figure singulière, avec une histoire très belle : j'ai toujours rêvé d'écrire sur lui une micro-histoire. Il était né à Grotte, un pays de souffrerie. Il étudia au lycée d'Agrigenti. Il fonda avec les étudiants une société secrète qui s'appelait «Société de Dante» et on comprend avec le titre son sens national et anti-bourbon. ...»

Il participa aux luttes avec Garibaldi et revint en Sicile organiser des révoltes républicaines socialistes ce qui le conduisit à partir se cacher à Lenola au Sud de Rome.

Puisqu'il alla à Agrigente j'en profite pour rappeler que cette ville avait 800.000 habitants pendant l'Antiquité et qu'elle fut la ville de Pirandello. C'est à la fin des années 30 que Pietro entre au PCI avec Paolo Bufalini, Franco Rodano et d'autres romains d'importance comme cet ami qui lui sera cher et dont il épousera la sœur : Lucio Lombardo Radice. Il aura cinq enfants, quatre filles et un garçon. De 1947 à 1957 il dirige l'Unita "homme lige" de Togliatti disent certains. De 1976 à 1979 il préside la Chambre des députés. Je ne sais rien de son fils mais je sais que trois de ses filles sont actives dans les secteurs qui sont chers au père : l'écologie (une est présidente d'une organisation écologiste) ; l'aide aux palestiniens et le pacifisme (une est membre du Comité Central du PDS) ...

Je ne sais si vous avez noté mais il devint membre du PCI seulement vers 1940. Il ne s'en cache pas, il fut membre d'organisations de jeunesse fascistes ce qui fait qu'aujourd'hui encore certains l'accusent d'être un fasciste de gauche. Il indique même que sa participation à de telles organisations lui a permis de devenir communiste ! Ils étaient plusieurs proches ou membres du PCI à écrire dans les revues fascistes !

Puisque je viens de parler de la Sicile, notons qu'il travailla vers 1936 avec Visconti, lui suggérant de faire un film à partir des œuvres du grand sicilien Verga, et en fait ce n'est que bien plus tard que Visconti fit à partir d'un livre de Tomaso di Lampedusa, le Guépard, le deuxième film que j'ai vu pendant mon enfance. Le premier était le fameux Don Camillo et ce n'est que dernièrement que j'ai ressenti la série des Don Camillo comme symbolique de l'Italie qui dialogue. Si Peppone le maire, et Don Camillo le curé, se disputent en permanence, au fond ils s'aiment bien. Tandis que gamin, je sentais bien qu'en France entre l'instit et le curé c'était le mépris réciproque. Et cette place du maire occupée par l'instit n'est pas un hasard ! Puisque l'association Atmosphère de Montauban vient de proposer un film de Visconti qu'elle présente comme "à voir et à revoir indéfiniment",

je note qu'il s'agit de Mort à Venise à partir du livre de Thomas Mann et non le Guépard : le Visconti du Nord contre le Visconti du Sud !

Ingrao devient l'homme d'un nouveau communisme au moment même où il abandonne ses responsabilités. On parle de lui comme d'un Saint Laïque et son heure de "gloire" sera de courte durée : de 1987 à 1989. Ingrao n'est compréhensible qu'à partir de la connaissance d'un quotidien italien très original, il s'agit du Manifesto. Et enfin il faut aussi savoir qu'il n'a jamais manqué de compliments venant de ses adversaires comme celui d'Indro Montanelli le 29 Août 91 quand il s'opposa à la guerre du Golfe, ou celui de Mario Segni quand il appela à voter "Non" au dernier référendum où le dit Mario était le champion du "Oui".

En 1989, Ochetto décide, aussitôt qu'il apprit la chute du mur de Berlin, de demander au PCI d'abandonner le nom de communiste. Il espère que l'anti-dogmatisme d'Ingrao le rejoindra dans son ambition, aussi il envoya deux des anciens amis de Pietro, Reichlin (se mariant avec Lucianna Castellina ils appelleront leur fils Pietro en 1953) et Bassolino, l'attendre à l'avion le ramenant d'Espagne.

Ce fut NON au projet d'Ochetto mais il n'adhéra pas à Rifondazione Comunista qui rassemble beaucoup de ses amis. Derrière cette figure emblématique plus qu'une tendance il faut plutôt y voir une façon d'être et de vivre le communisme. Son lieu d'implantation c'est Rome où la majorité du PCI sera contre le soutien à Ochetto. Cependant au moment du vote sur les motions Ochetto l'emportera tout de même nettement avec 61% des voix grâce au soutien du responsable romain Goffredo Bettini qui était, au départ, avec Ingrao.

On ne comprend pas non plus ce communiste démocrate sans le centre d'étude qu'il dirige : "Centre de réforme de l'état" et sans l'influence qu'il a sur le syndicalisme. Bruno Trentin et son successeur sont dans la mouvance. Gandhi serait sa référence. Gramsci aussi bien sûr.

"Prenons Gandhi, il était fou ou semblait l'être. Puis on s'est rendu compte qu'il ne l'était pas tant que ça. Il avait l'air d'être en dehors de la politique et il était en plein dedans. Aujourd'hui même, nous les communistes, nous parlons différemment de lui. Même nous occidentaux, fils de Machiavel et de Hobbes. Quel imbécile voudrait nous faire croire que la politique aujourd'hui n'a pas besoin d'imagination ?" dit-il au Manifesto en 88

Je pourrai continuer à raconter sa vie comme il le fait dans son livre mais il me faut aller au plus rapide pour ne pas vous épuiser. Voici l'essentiel des thèses actuelles d'Ingrao. La revue M s'en fera l'écho à trois reprises : Octobre 88, Vers un nouveau PCI, un entretien a été réalisé pour Il Manifesto, Juin 89 avec le texte de l'intervention au congrès de Bologne sous le titre évocateur : Drapeaux rouges pour un futur vert, Mars 91 avec le texte du congrès de Rimini, le tournant de la situation mondiale.

Sa clef de voûte : "une critique rénovée de la modernisation capitaliste ici et maintenant."

Première donnée : "Nous avons tardé à saisir la dimension impressionnante de la dévastation écologique déterminée, ici et maintenant, par le modèle de développement capitaliste."

Ochetto parlera de "la reconversion écologique de l'économie".

Deuxième donnée : "Si on prend l'Europe de 92, que dit-on par exemple sur les politiques de réarmement, sur le risque réel d'un pouvoir exorbitant des multinationales, sur la construction d'un espace social pour le monde du travail ?" Ochetto dira : "Le risque est réel de formes d'intégration qui, à travers les choix monétaires, financiers et de marché, aboutissent à un renforcement ultérieurs des grands groupes capitalistes. L'unique moyen progressiste d'affronter la nouvelle situation est de ne pas raisonner en termes d'états nationaux mais d'accélérer les processus d'intégration européenne."

Troisième donnée : "Gorbatchev est devenu un des grands protagonistes de l'Histoire à l'échelle de la planète." "Sur cette planète tout est désormais interdépendant". Accord d'Ochetto.

Quatrième donnée : "Et on voyait bien que rouges et verts ne pouvaient vaincre le colosse chimique qu'en reconstruisant un discours commun. Sinon c'est le mot même de gauche qui perdait tout son sens." ou "Il faut repenser entièrement le rapport entre la vie et la machine, ainsi que la vieille et tenace notion de l'homme "seigneur et maître de la nature, y compris celle de mâle seigneur et maître d'un monde bisexué."

Ochetto dira : "Le dépassement de la division sexuelle du travail est un objectif historiquement mûr ..."

Cinquième donnée : "Les réformes institutionnelles n'auront pas de jambes si elles ne reposent pas sur un mouvement réel de relance du pouvoir d'intervention des gens." Un chapitre du rapport d'Ochetto sera consacré à la question.

Sixième donnée : "Dans le rapport parti-syndicat, ma position part de l'analyse des processus en cours, de la perte de sens et de capacité créative du travail, et met l'accent sur le syndicat comme organisation des travailleurs, y compris des non-adhérents, qui recherche à reconstruire de façon permanente sa fonctionnalité, sa légitimité et sa force à travers le dialogue, la recherche et un rapport avec le plus grand nombre possible de travailleurs."

Dans son chapitre "syndicat et problèmes de la représentation" Ochetto dira : "L'entreprise capitaliste aujourd'hui est toujours marquée par la contradiction capital/travail... Démocratie industrielle signifie développement et extension des espaces de négociation, de consultation et

d'information, avec une référence particulière aux processus d'innovation, de formation et de requalification de la force de travail et aux bouleversements sociaux comme l'intrication innovation-système des horaires-emploi."

Les thèses d'Ingrao étaient les siennes dès le début des années 80. Si j'ai mis en face des citations d'Ochetto c'est pour montrer que la majorité se détermine par rapport aux questions posées par Ingrao mais ce dernier trouve que derrière les mots, les actes ne suivent pas. Dernièrement il vient de quitter le PDS car pour lui il n'était pas l'heure d'aller discuter avec Ciampi pour faire entrer des membres du PDS dans le gouvernement. Ingrao craint que sous prétexte de "modernisation" le PDS ne serve qu'à faciliter la modernisation capitaliste de l'Italie et non la modernisation progressiste. Son départ n'a pas entraîné une scission nouvelle mais a produit un choc symbolique. Sa fille et Antonio Pizzinato le dirigeant de la CGIL restent, un autre dirigeant Fausto Bertinotti est aussi parti.

J'ajouterai que le romain Ingrao, longtemps bras droit de Togliatti reconnaît qu'il a beaucoup évolué au contact d'un communisme milanais celui de l'équipe à Rossana Rossanda, celui qui sans doute se trouve derrière la candidature de Dalla Chiesa (membre de la Rete), à la mairie de Milan alors qu'un autre héritage, l'héritage modéré se trouve derrière Borghini.

J'ai parlé tout à l'heure d'une Italie des villes et il y a donc un communisme pour chaque ville. A Turin la majorité du PDS n'a pas fait comme à Milan et n'a pas soutenu le candidat de la Rete, un ancien du PCI, Diego Novelli. Je n'ai pas quitté les rapports Sud/Nord d'abord parce qu'ils sont au centre du communisme du PCI. Gramsci était un pied en Sardaigne et l'autre à Turin. Le communisme d'Ochetto est celui de Bologne.

ECO

Nous continuons notre remontée vers le Nord avec cette fois un homme connu internationalement : Umberto Eco. D'abord insistons sur sa notoriété : il a vendu *Le nom de la rose* à des millions d'exemplaires à travers le monde et il est devenu le premier européen à faire un best-seller aux USA (1.600.000 exemplaires). Ce roman, son premier roman faut-il le rappeler, crée un phénomène de société et le film de Jean-Jacques Annaud fait que ce scientifique italien devient, en France, une vedette qui recevra entre autres décorations celle de Commandeur des Arts et Lettres.

Umberto Eco est un encyclopédiste : à la fois un homme de science de pointe, un romancier reconnu et un citoyen impliqué dans la vie politique. Encore plus que pour les autres, impossible de chercher à présenter le personnage dans son entier. Je ne vais retenir qu'un élément, le moins connu, celui qui court pourtant depuis ses premiers écrits, l'Eco champion en parodies.

Précisons, comme le veut cet exposé, les lieux. Nous sommes maintenant dans ce fameux nord mais à presque égale distance de Gênes, Turin et Milan : à Alessandria. Quand on lui demande s'il est baroque, et Eco est baroque, il revendique seulement la filiation avec les baroques piémontais! Il travaillera à Milan et se fixera à Bologne. Dans son livre sur *les Italiens* Gilles Martinet a placé Eco parmi les trois maîtres et dit de ses origines :
"De cette origine piémontaise lui vient sans doute cette fascination mêlée d'agacement qu'il éprouve pour la France, pays au merveilleux passé mais dont les habitants ont trop portés à l'arrogance et au contentement de soi."

Preuve que de situer géographiquement un italien est essentiel !

Dans le livre de parodies dont je parle, il termine par une histoire, «Le miracle de Saint Baudolino». Je le dis à l'italienne car en français je n'ai pas trouvé la traduction. Il s'agit du Saint Patron d'Alessandria. Qu'a-t-il d'original ?

Il faut lire la présentation qu'Eco fait d'Alessandria. Sous sa plume, la ville devient un cas de figure extraordinaire :

*" Du point de vue urbain, Alessandria n'a pas de centre unificateur (peut-être un seul la petite place de la Ligue) mais des centres de dispersion."
"Nous sommes faits comme la ville". "Les turinois sont français, en aucun cas celtes et pas barbares ligures comme nous."*

On peut noter ici que le Français Martinet en fait un piémontais alors qu'Eco revendique l'héritage ligure contre Turin. Entre Alessandrie et Turin on trouve, à mi-chemin, la ville d'Asti si chère à Paolo Conte et

dernièrement, dans une de ses histoires entendue à Paris, il fit lui aussi la différence entre l'arrogance turinoise et la modestie d'Asti.

Eco va jusqu'à dire qu'entre les deux villes il y a 90 km et une différence de civilisation ("**già un'altra civiltà**"). "**Una città senza ideali i senza passioni**". Voilà d'où il vient. Et le Saint que fit-il de si étrange lui permettant de devenir le protecteur d'une telle ville ? "*Il fit le miracle de convaincre un crédule lombard que les miracles sont une marchandise assez rare.*" nous dit Eco à partir d'une histoire précise.

Malgré toute l'estime qu'Eco semble avoir pour sa ville, il vit maintenant à Bologne et avec Bologne, nous sommes dans l'Italie du Centre, celle qui est absente de la conscience française ce qui explique le mauvais usage qu'elle cherche à faire d'Umberto Eco. Eco me semble représentatif de cette Italie. Il est assis sur trois cultures : la française, l'étatsunienne et l'italienne mais cette présentation reste française car pour lui ses trois cultures sont plutôt la culture de masse, la culture savante et la culture populaire ("**La vita di allora [années 60 à Turin] era un fare la spola fra l'alta cultura, la cultura di massa e la cultura popolare.**")

Vous notez cette distinction entre culture de masse et culture populaire rarement faite en France où tout ce qui est culture est réduit à la culture savante (la haute culture). Ceux qui veulent sortir de cette prison réduisent souvent la culture de masse à la culture populaire (ou l'inverse). Dans un article plus récent il parle des deux cultures, la littéraire et la scientifique et du mépris de la première pour la deuxième. "*Dans le panorama actuel [rôle des machines informatisées] le rôle de critique de l'intellectuel change. La réflexion mélancolique sur l'anonymat des carrosseries de voiture est achevée ... La phase de la compréhension critique du "soft" et de ses effets commence.*"

Tout s'imbrique, le manuel et l'intellectuel.

Bologne est la ville rouge, le cœur de l'Emilie, la ville d'où on ne revient pas sans surprise quand on pénètre en son cœur (on m'a dit, à moi qui n'y suis jamais allé, qu'elle ressemble à Montauban). Il faut prendre l'exemple de Luce Irigaray qui alla là-bas pour un débat public à deux voix, elle et le maire, et qui inventa alors la formule **J'aime à toi**. Bologne la ville d'où Ochetto lança la transformation du PCI en nouveau parti. Eco y est prof de fac et en 1990 il deviendra, dans le gouvernement de l'ombre du nouveau PCI le ministre de la culture, un poste qui aurait besoin d'être créé pour qu'on puisse l'occuper puisqu'il n'y a pas de ministre regroupant les questions culturelles en Italie.

Après la voix d'une Italie, Eco peut-devenir la voix de l'Italie officielle ? L'histoire nous dira ce qu'elle nous apportera en la matière et pour bien le comprendre, observons l'Umberto de la parodie.

En 1959 en même temps qu'il publie un livre de sémiologie qui deviendra vite une référence : *L'œuvre ouverte*, Eco joue à écrire de petits textes parodiques sous la rubrique *Journal minimum* et son dernier livre paru est une suite de ce journal minimum. C'est dire la fidélité à une démarche, fidélité qu'il rappela à New York à son ami Furio Colombo qui évoquait les différentes périodes de sa vie alors qu'il ne veut en retenir que deux, la sérieuse et la farceuse qui cohabitent en permanence. Il répond à Colombo: « *Di tutto cio que fai fai anche la parodia* ». De tout ce qu'il fait, il fait aussi la parodie !

Cette "position" me semble fondamentale pour comprendre le personnage d'autant que si en France *L'œuvre ouverte* est traduite dès 1965 (3 ans après sa sortie) il faudra attendre presque 30 ans pour avoir celle du premier journal minimum. Qui plus ce sont les Editions Messidor (éditions du PCF) qui le publient sous le titre *Pastiches et postiches* ! Notons cependant que les éditions Grasset, sous le titre *La Guerre du Faux* publieront un livre un peu équivalent car fait d'articles de journaux alors qu'il n'est pas paru en Italie. Cet homme qui prête à rire et qui aime le Moyen-âge fait penser à Rabelais et en effet il revendique le rapport à Rabelais pour des raisons ai-je envie de dire "politique". Il dit :

"Alors si je devais choisir, il est probable que je me sentirais plus proche de Rabelais que de Descartes et ce n'est pas nécessairement par orgueil, ça peut être par modestie ... Descartes repart de zéro, comme Lénine; tandis que Rabelais repart en accumulant tout ce qu'il y avait avant, et en y mettant les mains pour tout remuer et le retourner d'une manière différente ... "

Un peu comme un espoir réformiste où on retravaille une recette plutôt que d'en changer. Mais pour reprendre l'expression connue : un réformisme fort car on ne peut pas dire que Rabelais, encore aujourd'hui, appartienne à la culture dominante !

De même, s'il a perdu sa foi catholique de jeunesse, il dit en même temps qu'il y a une différence profonde entre ne pas croire en Dieu et dire Dieu n'existe pas ! A côté du scepticisme "sicilien" on a un relativisme "émilien"? Un relativisme ou un sens du compromis ?

Quel type de jeux propose-t-il dans son livre qui confirme donc sa volonté de plaisanter même avec l'âge, même avec le succès scientifique et littéraire ?

Des chansons à boire pour congrès scientifiques, car il faut bien que ces hommes là, après les dures conférences, puissent se divertir, une petite métaphysique portable à utiliser en cas d'urgence, un inédit de Dante où il parle du fondateur de la linguistique qui est né 500 ans après lui c'est-à-dire Saussure, il y a aussi quelques histoires « vraies » comme le récit de son entrée dans cette fameuse loge appelée P2, ou la transcription d'une dialogue babylonien.

Pour enfin pousser le plus loin possible le sens pratique cher à Eco on y trouve quelques conseils pour les différents moments de la vie. *Comment acheter des gadgets. Comment devenir Chevalier de Malte. Comment manger en avion. Comment éviter les maladies contagieuses. Comment faire l'indien* et ce conseil a été écrit à l'intention de son fils, *Comment reconnaître un film porno. Comment mettre les points de suspension. Comme choisir un métier rémunérateur.*

Bref, nous nageons en plein humorisme.

La question est donc la suivante : comment un écrivain qui a une œuvre considérable à accomplir dans le domaine de la science des signes peut-il se laisser aller à perdre son temps ? Peut-être que toute l'explication est dans le lieu de sa naissance : une ville où on ne se recentre pas mais où on se disperse pour exister.

Elle est aussi dans la question fondamentale aujourd'hui : à quoi sert un intellectuel ? Comme Fulvio Abbate, Umberto Eco ne veut pas seulement parler "d'en haut" mais intervenir dans le débat quotidien avec le devoir de se tromper s'il faut, mais avec l'intention de rester humain. La caractéristique de touche-à-tout d'Eco ne lui est pas propre. L'intellectuel italien est un engagé social et s'il est cet engagé ce n'est pas parce qu'il est intellectuel mais parce qu'à s'engager, il est devenu un intellectuel.

Un débat vient de s'ouvrir qui dit que la force de la culture italienne a baissé puisque les exportations de produits culturels ont baissé et ce phénomène serait dû au fait que la politique de ce pays suscite des attitudes serviles. Or la politique est surtout faite par les gens du Sud et la culture exportable comme tout ce qui est exportable, l'est par les intellectuels du Nord ! En fait l'analyste en question raisonne à l'inverse de la culture italienne : le critère de bonne santé n'est pas le niveau d'exportation mais le niveau d'importation, c'est-à-dire la capacité à se saisir du monde entier pour vivre bien sur place. Et de ce point de vue j'ai noté qu'Eco est allé dire à New York que la valeur majeure du futur, la valeur positive, ce serait de prendre son temps et non comme l'avait dit Calvino dans cette même ville d'aller vite. Pour compléter ce virage positif j'observe que Rossi ou Pupi Avati, qui s'étaient mis à faire des films en anglais pour les vendre aux USA viennent de se remettre à l'italien. Etrangement le dernier film de Pupi Avati parle du Moyen-âge comme dans ***le Nom de la rose***. La rencontre des géographies et des cultures fait de l'Italie la rencontre des histoires. Le Moyen-âge dans ce qu'il a eu de positif comme de négatif y côtoie le moderne le plus féroce. Les petits articles d'Eco ne peuvent se lire dans ce contexte ni comme des vérités calculées, ni comme des actes gratuits pour briller. Ni Michel Serres divinisé, ni Jean-Edern Hallier faisant le singe dernièrement dans l'ombre du PCF, puis aujourd'hui dans celle de Le Pen !

MORETTI

Chaque pays a ses propres peurs et ses courages extraordinaires. Chaque pays a ses paysages des jours de fête et ses soirs sombres. Pas question de dire que le courage que je vais évoquer est un modèle ou un sommet dans la hiérarchie des courages. Avec l'étude de l'Italie j'ai d'ailleurs appris à me méfier des hiérarchies.

Je veux parler du courage de Nanni Moretti. Il n'est pas sans rapport avec tout ce que je viens de dire, et surtout avec le titre d'Ingrao "les choses impossibles". Les Sardes qui lancent le livre par une petite préface parlent, d'entrée, des pages de ***l'Unita*** avec une citation de Michelle Serra. Ce fameux Michelle est devenu depuis le directeur d'un journal original : ***Cuore*** et, farceur de première classe, il aurait pu nous faire visiter encore l'Italie du centre. Mais nous sommes avec Moretti qui sera le symbole d'une Italie éventuellement unie.

Moretti est né à Bolzano en 1953 mais il n'a rien à voir avec cette ville car ses parents étaient là en vacances et Bolzano est une belle ville pour des vacances. Vous pouvez traverser les dolomites du nom du Français du même nom, et vous arrivez à quelques pas de l'Autriche. Moretti est en fait romain et les Sardes, habitués à des refus quand ils prenaient des initiatives, le reçoivent avec joie et vont faire le premier livre sur lui avec une maison d'édition coopérative.

Je n'ai pas parlé de l'Italie économique semble-t-il. Ce n'est pas tout à fait vrai puisque avec Abbate j'ai parlé des commerçants. Le cinéma est l'art industriel par excellence. Il rassemble tous les métiers et tous les rapports sociaux. Ceux du producteur et du réalisateur qui a ses "contremaîtres". Ceux du créateur et du commerçant (l'exploitant des salles). Ceux de l'homme et de la femme quand on sait le rôle de divas. Moretti existe car il est devenu son propre maître et j'interroge sa démarche économique.

"Je fais le producteur parce que ça me plaît de le faire et pas seulement parce que je le trouve juste. Je suis convaincu qu'il faut faire quelque chose et, peut-être est-ce l'élément décisif. Les bavardages, les lamentations, les gémissements, les tables-rondes et les conférences sur la crise du cinéma me fatiguent tant ! Ceux qui peuvent faire quelque chose de concret - c'est-à-dire des films-, qu'ils les fassent avant qu'il ne soit trop tard. Je peux faire quelque chose, quelque chose de petit et je le fais."

Devenir producteur est-ce un projet culturel ?

"Non, ce n'est pas ça. C'est aussi un projet industriel ; je ne veux pas jouer les bienfaiteurs. Notre avancée est concrète même si elle est petite. Et puis quels devraient être nos modèles ? Ces producteurs qui semblent frappés par d'étranges plaisanteries dans leurs bureaux.»

Ailleurs il dit :

"La volonté de produire des films a été une initiative totalement personnelle, qui part d'un plaisir et d'une rage personnelles... Le plaisir c'est de travailler avec les autres, de produire des films et de les voir en premier en tant que spectateur, de suivre tout le processus de fabrication d'un film avec moins d'angoisse que quand je suis le réalisateur. La rage, c'est de démontrer le contraire, de ce qu'on continue de dire à savoir qu'on ne peut produire des films italiens avec des budgets limités. Mon initiative me semble belle et sérieuse dans le sens où elle ne vend pas de la fumée."

Derrière le cas de la **Sacher** (le nom de la maison de production qui est le nom d'un gâteau) on peut donc lire une expérience pour un autre mode de production qui est ici cinématographique mais qui pourrait, sans servir de modèle, se pratiquer dans d'autres domaines.

A défaut de fumée qu'est-ce qu'il vend ?

Première étape : faire un cinéma qui dérange par le style même : et surtout par le style car quoi d'autre peut déranger en dehors du style ? Je connais de très beaux films du cinéma étatsunien qui font réfléchir, qui mettent en cause des multinationales, l'armée, j'en passe, mais jamais ils ne sortent du récit linéaire ou alors si peu ! Chaque chose est à sa place dans un souci d'efficacité parfaite, le plus souvent pour divertir et parfois pour susciter la révolte.

Avec Moretti on apprend ce que veut dire : déranger. En France son style deviendrait hermétique. Vous connaissez sans doute quelques films où on ne comprend rien et où pourtant il faut s'exclamer : que c'est beau !

Avec Moretti il arrive que vous vous disiez : « mais cette scène, à quoi sert-elle, je n'y comprends rien ». Vous êtes dérangé, cependant le film continue avec des scènes des plus classiques. La caractéristique première de ce cinéma c'est qu'on y parle beaucoup, de quoi s'étonner puisqu'au cinéma la problématique de l'image doit dominer. Avec Moretti tout est entre fureurs et silences.

Deuxième remarque : faire le cinéma de la vie même. Le titre du premier chapitre du livre s'appelle *histoire naturelle de son Cinéma*. Quand Moretti était jeune il jouait au Water-polo, et comme il n'était pas assez fort pour des tirs directs, il pratiquait beaucoup le lobe. Le lobe est devenu la figure métaphorique du cinéma de Moretti et, bien au-delà, d'une façon de se battre. Ce courage est celui de la patience. Il faut savoir prendre le temps de contourner l'obstacle quand on ne peut l'affronter de face, même s'il est plus héroïque de se taper la tête contre les murs. Le lobe comme métaphore a donné un film : **Palombella Rossa**, le film qui raconte cette tranche de vie en la transformant signifie donc "lobe rouge" car, à contourner l'obstacle, il ne faut pas perdre de vue, l'objectif, et il est rouge bien sûr.

Troisième remarque : "le pessimisme de l'intelligence, l'optimisme de la volonté". Moretti enrage car pour lui le cinéma meurt. Et pourtant il fait du cinéma. Son pessimisme est poussé au paroxysme. Michelle Sera (encore lui) l'interroge en 1985 et lui dit au bout d'un moment :

Michelle : "Ecoute, Nanni, il y a à peine une demi-heure qu'on est là et tu m'as déjà dit que, te fatiguent, les réalisateurs de télévision, l'été romain, les journalistes, mes chaussures et les femmes qui écrivent sur le sport ...

Nanni ... Et je t'ajoute que même les hommes qui écrivent sur le sport ne plaisent guère ...

Michelle : Alors c'est vrai, tu es intolérant ?

Nanni : ... Intolérant, non. Peut-être un peu maniaque. Mais regarde, au fond je suis bon. Seulement je suis sévère. Je crois qu'il est juste d'être sévère. Envers les autres mais surtout envers soi-même."

Dans le cinéma de Moretti il est difficile de faire l'inventaire de tout ce qui se perd, la mémoire, la foi ..., mais il n'est pas difficile de comprendre que perdre ne gâche pas forcément une vie. Pour un Français célébrer la défaite est rendre hommage à la lâcheté, car l'antique grandeur de la France ne nous a jamais habitués à perdre sauf la guerre de 1870, ce traumatisme national dont le pays a tenté de se relever en s'imposant enfin la République ! (il a fallu aussi une nouvelle République pour sortir de la défaite en Algérie).

De la même manière, un Etatsunien ne comprendra jamais que perdre n'est pas indigne mais salvateur. "Perdre quelle émotion !" voilà sa devise. Mais il ne perd pas les pédales puisqu'il gère à merveille son entreprise "cinéma" qui fait des bénéfices.

Où puiser le courage ? Les italiens n'ont qu'un puits et il est bien connu, il s'agit de la famille. D'abord la famille génitrice et Moretti fait jouer dans ses films, son père, sa sœur et son frère. Puis la famille d'amis et là les acteurs, musiciens, scénaristes sont un groupe compact et réduit : toujours les mêmes. Ce groupe, cette organisation d'une nouvelle autarcie va très loin puisqu'il va, comme on l'a vu, jusqu'à devenir producteur. Ce point est à rapprocher de ce que dit le chanteur Lucio Dalla maître de sa propre maison de disque:

"Ma maison de disques m'appartient. C'est une maison moyenne mais elle est complètement à moi. Ça c'est un progrès."

On a donc des groupes d'artistes qui, pour une fois, ne sont à la remorque d'aucun des trois pouvoirs qui veulent les contrôler : l'économique, le politique et le religieux. Avec sa maison de production Moretti a pu sortir un film qui a eu un succès considérable : **portaborse**, un film qui a annoncé la crise actuelle de ce pays. Sans être de petites boutiques artisanales on est loin des multinationales. Comme tout est dans **Palombella Rossa** voici une réplique du film où l'enfant parle :

"Maman, la partie [de Water-polo] est allée comme elle est allée, j'espérai plus de la vie, si, plus et mieux ... Les gens sont malheureux, les gens sont trop malheureux et attendent quelque chose de nous, mais nous ne savons que faire, nous avons tant d'idées ! Maman, maman, nous sommes tous malheureux et nous avons tant d'idées, nous sommes égaux aux autres, nous sommes comme tous les autres ! Nous sommes différents ! Nous, nous sommes différents, nous sommes égaux aux autres, mais nous sommes différents. Maman, maman viens me prendre !"

Cette citation a plusieurs fonctions. D'abord elle donne la parole à un enfant, et la présence de l'enfant dans le cinéma italien est considérable. Ensuite elle donne un aperçu de ce délire de paroles qu'on trouve chez ce cinéaste. Jean-Noël Schifano s'en est aperçu et il aura ce mot concernant Moretti : "On a vu Laura Morante dans Blanca : et la scène où elle surgit dans sa fluide robe bleue, comme un tourbillon de sensualité muette, fait miraculeusement oublier les singeries et bavardages de Nanni Moretti."

Schifano, tout à l'admiration de l'IMAGE de sa chère LAURA, n'a pas entendu le cri de douleur de Moretti que Lucio Dalla, pour ses raisons à lui, exprime avec force dans un autre contexte :

"Je crois que nous nous acheminons vers la fin de la civilisation de la parole pour vivre la société de l'image. Perdant la parole, nous perdons la violence de la parole, mais aussi son code moral ; et à travers l'image, nous allons certainement rencontrer une violence plus grande et, à défaut d'une totale absence de morale, une morale très différente. Avec le talk shows à la télé, nous n'écoutons plus la parole, nous ne faisons que la regarder. Or, quand la parole est seulement vue, au lieu d'être écoutée, ses codes perdent toute leur importance. La parole devient vide."

On sent chez Moretti le désir de ne pas forcer sur l'image (pas de nu ou de féroces violences) pour laisser toute sa place à la parole.

Martinet évoque Moretti dans la liste des italiens qu'il aurait pu évoquer en parlant de son ami Luchetti "qui m'a donné un tel plaisir avec Domani, domani". Plaisir que j'ai eu la chance de partager. Depuis cependant, après il portaborse où Moretti est à la fois le producteur et l'acteur principal, Luchetti vient de tourner "Dans la tempête" sans le producteur et l'acteur Moretti. Heures difficiles après les succès ?

J'ajoute en conclusion la réponse de Fellini à cette question :

"Parmi les jeunes du cinéma italien, Nanni Moretti semble avoir votre préférence" :

"Je l'admire et je l'estime, il représente la part de moi-même qui ne s'est jamais exprimée. Je l'aime comme collègue, et comme homme. Un homme capable d'organiser ses indignations, d'endiguer ses rages, un homme de moralité, et parfois même de moralisme, qui affronte le risque d'être emporté comme Savonarole. Ça me fait plaisir de savoir qu'il existe dans le

cinéma italien un jeune Savonarole, moi qui suis un vieux pape corrompu !"

Non seulement Fellini respecte la différence mais lui rend hommage, l'aime. Ce qui peut s'interpréter comme un manque d'assurance en soi quand cela se veut un dépassement de soi. Non seulement il faut être deux pour penser mais il ne faut pas se placer dans le cadre étroit maître et disciple, acteur et spectateur, dirigeant et dirigé mais dans le vaste monde du dialogue égalitaire car oui, nous sommes égaux et différents.

Une notation politique directe concernant Moretti :

"Oui, je vote communiste." dit-il en 89. Pourquoi ? "Par tendresse. Les communistes comme Berlinguer et Novelli me plaisent. Berlinguer incarnait presque physiquement, par le visage et les habits, une autre façon de faire de la politique. Il n'était ni stalinien ni "moderne" entre guillemets."

La crise du PCI devenant PDS et perdant Novelli a sans doute un rapport avec le silence actuel de Moretti qui cependant, dans son projet "autarcique" a maintenant un cinéma et distribue même un prix "le Sacher d'or"! Sa trajectoire d'intellectuel-entrepreneur mériterait une analyse plus vaste car il me semble se situer en pionnier du siècle futur. Pour mieux le comprendre il faudrait aussi situer le cinéma italien dans l'histoire du pays et son rapport avec celui des USA et en particulier avec celui des italo-américains, Coppola, Scorcese, Turturro aujourd'hui etc...

En conclusion

Ai-je traité le sujet que je m'étais fixé? Pour vérifier, une conclusion en quatre parties : contre les clichés français, pour une Italie réarticulée, sur les rapports économie/politique en général et enfin sur les rapports Sud/Nord en général.

Les clichés français:

J'aime bien "Le Monde Diplomatique" mais j'ai pu constater depuis longtemps qu'il n'avait trouvé personne pour parler de l'Italie. Je m'en suis plaint à Claude Julien qui me fit une promesse non tenue : oui, on va en parler et rien n'est venu. Pourquoi ? Je crois qu'il est mal aisé de se voir dans le miroir que nous tend ce pays. Le poète Guillaume Apollinaire est né à Rome et il avait une opinion sur les rapports France/Italie : d'abord elle fut la mère, puis la fille et voudrait être maintenant "quelque chose comme une sœur. Au moment de Maastricht j'ai pu vérifier comment les sœurs n'arrivaient pas à se comprendre : à Bordeaux le PS français crut bon de faire appel au PDS pour sa campagne en faveur du Oui. Après avoir écouté, des partisans du Non, plutôt ouverts aux tentatives du PDS, envoyèrent le PDS aux mêmes orties que le PS. Ils n'étaient ouverts qu'à

eux-mêmes même si je peux penser que les orateurs ne surent pas faire comprendre qu'ils ne parlaient pas d'un lieu abstrait en dehors des nations mais bien de leurs histoires nationales propres. Un peu comme si on reprochait à un joueur de piano de ne pas savoir jouer du saxophone puisque dans les deux cas on appuie sur des touches !

L'exemple le plus hallucinant de l'incompréhension entre France et Italie m'est venue d'un dernier article de **Globe Hebdo**, signé Alain Touraine. Le titre est déjà une énormité : "*Ne nous moquons plus de l'Italie*". Le Grand Intellectuel vous fait la leçon : vous vous moquiez mais maintenant attention, il ne faut plus faire une aussi vilaine chose. Puis le sous-titre aggrave le titre : "*L'Italie a réussi à sortir de sa crise morale et politique par un référendum. Une modernisation exemplaire et sans drame.*" N'est-ce pas se moquer du monde que de faire croire qu'un référendum soit un miracle ! Mais parfois les auteurs ne sont pas maîtres du titre alors il vaut mieux lire le contenu pour savoir ce qu'Alain Touraine a découvert. "*L'Italie a engagé sa modernisation politique sans drame, de manière presque consensuelle et au pas de charge.*" Dès les premières lignes ce Grand de France (j'ai toujours eu de l'estime pour de tels personnages) a tout faux.

"Modernisation politique" ? Quinze jours après le scrutin, la Repubblica se plaint qu'à Turin la modernisation soit déjà oubliée puisque 80% avait voté oui et, le maire qui risque d'être élu était le porte-parole du Non, ancien du PCI et membre de la Rete Diego Novelli !

"Manière consensuelle" ? L'Italie sera toujours loin des consensus car elle affronte de manière ouverte les contradictions qui la traversent : violence contre pacifisme, localisme contre universalisme, légalité contre illégalité etc... Pour faire croire à ce consensus, Alain Touraine prendra soin, dans son article, de ne pas évoquer l'existence du PDS, comme vient de le faire **Libération** dans plusieurs de ses articles d'avant le référendum !

"Au pas de charge" L'Italie n'a jamais connu "le pas de charge".

L'Italie c'est le contraire du pas de charge, c'est la discussion infinie pour le compromis juste ou pas, c'est l'obstacle contourné de commissions en commissions, c'est le besoin de se mettre en retard etc...

Dans son article Alain Touraine oppose Milan et Palerme. Il oublie Bologne. Il se comporte vis-à-vis de l'Italie comme le père vis-à-vis d'un enfant qui vient enfin de lui apporter quelques satisfactions. Avec Touraine, le rêve d'Appolinaire, celui des sœurs dialoguant à égalité, c'est pas pour demain.

Tout ceci n'empêche pas que dans le même numéro du journal, on a droit à une traduction de l'article d'Umberto Eco : "La nécessaire psychanalyse de l'Occident." En voici la conclusion : "C'est ainsi que la Ligue Lombarde cherche à nier la vague raciste dans sa totalité afin de ne pas admettre, qu'une autre fois encore un groupe d'intellectuels, même de peu d'envergure, fait de la politique et exploitant les obscures frustrations des

nouveaux pauvres auxquels il fait appel. Si ces explications sont retenues, l'unique réponse possible serait celle que le passé n'a pas donné : une grande séance de psychanalyse de l'Occident en la faisant passer par l'Ecole."

En fait, le choix de cet article par Globe s'explique non par la conclusion mais parce qu'Eco y dénonce l'antisémitisme. J'ai eu l'occasion de lire un entretien avec Eco dans Politis et j'y ai trouvé la même volonté d'instrumentaliser le personnage ce qu'il n'a pas l'air de refuser mais ce qui nous impose de ne pas simplifier les rapprochements.

Il faut en France des positions simples et qui prouvent toujours plus, que nous sommes les meilleurs démocrates du monde. Face aux clichés, l'Italie me semble la rencontre de toutes les cultures européennes, en confrontation avec celle des USA et celles du Maghreb, c'est au milieu du foisonnement qu'impose un tel brassage, la recherche d'un nouvel humanisme où la fragmentation du monde ne sera plus subi comme un appauvrissement ou comme un repli mais comme un moyen de mieux savoir d'où l'on vient pour aller plus loin vers la justice, la créativité, la civilité.

Pour une Italie réarticulée

Il me semble avoir mis en cause les clichés réducteurs français en montrant comment on pouvait avoir été fasciste puis dirigeant communiste, comment on pouvait être ancré dans une ville et citoyen du monde, comment on pouvait faire dans l'artisanat tout en étant efficace, comment la révolution bourgeoise n'était pas qu'une affaire exécutée en 1789 à Paris ... Combien d'enfants de nos écoles croient que les Romains n'existent plus ? Combien de législateurs de notre pays réduisent Mafia à une question sicilienne comme si, aux USA, elle était les mains vides ?

Leur culture, qui ne s'est jamais construite comme culture nation faite de nation, les oblige au dialogue mais il ne faut pas s'en tenir à cette évidence car il y a dialogue et dialogue, celui pour convaincre et celui pour douter et il faut les deux.

Pour faire dans la belle nuance ajoutons que le contraire de progressiste n'est pas conservateur car il y a deux types de conservateurs. Celui qui veut conserver pour rester sur place et celui qui veut conserver pour aller vers plus de justice (disons, un conservateur qui cherche à faire un "bon" tri). De même, on trouve des progressistes réactionnaires qui veulent changer pour faire disparaître - sans le dire puisqu'ils utilisent le masque de progressistes - des conquêtes sociales. Ce n'est pas le monde qui est compliqué comme on s'évertue à le rappeler sans fin ces dernières années, c'est notre refus de chercher à comprendre le monde qui est lamentable. Il ne s'agit pas, à mes yeux, de faire un indispensable effort pour comprendre l'Italie, mais de faire effort pour comprendre ce à quoi l'on tient, et à partir de là, vous le savez, tous les chemins mènent à Rome.

Le rapport Nord/Sud en Italie

En Italie comme dans le reste du monde le développement de la démocratie est dit, conditionnée par un développement économique. L'Etat du Sud pauvre où la démocratie est malade est mis en avant comme justification de cette théorie. Or à Milan les personnes emprisonnées se sont comportées de manière pire que la Mafia sur un point : elles ont caché des actions que la Mafia reconnaît illégales ! D'un côté la Mafia combat le système de face et de l'autre des politiciens corrompent le système par derrière.

L'histoire tend à prouver que le développement de la démocratie est facteur de développement économique mais que l'inverse n'est pas vrai, en conséquence est à revoir l'ensemble du processus démocratique. La ligue Lombarde dont j'ai parlé dès 1990 dans la revue M, considère le Sud comme la cause de tous les maux. Elle sait que c'est faux et son discours ne s'imposant pas dans l'Italie du Centre sans laquelle elle ne peut accéder au pouvoir, elle essaie de changer son discours séparatiste en autonomiste. Là aussi il ne faut pas simplifier. Les rapports entre FN et Ligues sont réels mais l'un est aussi nationaliste que l'autre est régionaliste donc les différences sont présentes. Observer le phénomène "Ligue" pose plus que pour le "FN" la question du nouveau Moyen-âge, du repli sur un carré bien étroit et bien riche.

J'ai essayé de montrer qu'il faut lire l'Italie à partir de sa diversité plus qu'à partir de son unité car ainsi la richesse de l'analyse devient plus importante. J'aurai pu le faire à partir de l'écart PCF/PCI et on aurait vu là aussi comment joue la géographie. J'aurai pu le faire à partir de l'écart Milan/Turin. Mes observations n'ont été que des indicateurs de tendance pour reprendre une expression du monde économique actuel. A chacun de les utiliser dans son domaine de prédilection. Qui va l'emporter dans la course au pouvoir quand, en plus, on sait que PDS et Ligue sont unis dans deux municipalités ?

Le rapport SUD/NORD en général

Nous vivions sous le rapport EST/ OUEST et nous avons connu une vraie révolution : ce rapport de central est devenu marginal, du conflit on est passé à la colonisation de l'Est par l'Ouest. Je parle au niveau européen. Il ne s'agit pas de dire qu'il n'y a plus de rapport ou de problèmes mais il faut prendre conscience que les conflits au sein de l'Algérie par exemple n'ont rien à voir avec les rapports entre USA et Russie comme c'était le cas hier. Ils posent le rapport USA/ traditions arabes. Pour se défendre l'Est avait inventé le rideau de fer et le mur de Berlin, voilà pourquoi la chute du mur fut un symbole. On s'aperçoit aujourd'hui que dans le rapport SUD/NORD on assiste à une drôle d'inversion, cette fois c'est le NORD capitaliste qui pense sortir victorieux en se préservant par un nouveau mur. Or le SUD, à

l'inverse de l'Est, n'a jamais pu déclarer la moindre guerre ! Et de plus le symbole de l'Occident n'est plus en Europe.

Pour suivre cette logique on peut penser en conséquence que le nouveau mur à construire traversera l'Italie. Ce pays va donc jouer le rôle central dans les futurs rapports de force internationaux et c'est apparu nettement en 1989 quand les USA décidèrent d'installer une base militaire de F-16 en Calabre sur calcul de l'OTAN. Je ne sais ce qu'est devenu ce projet. Je sais par contre qu'à continuer sur la voie choisie l'Ouest ira aussi sûrement à la défaite que l'Est, ne serait-ce qu'à cause de ses divisions internes ! Pour d'autres raisons, des raisons de morale par d'autres voies, des voies sans doute inhumanitaires, le SUD sera contraint de crier. Jusqu'à quel point la religion sera encore une fois le masque de la future guerre, c'est une des questions cruciales de l'actualité. En ce domaine aussi l'Italie est bien placé pour sentir la crise. Cette politique fiction d'une Italie coupée par un nouveau mur, restera, je l'espère, le bavardage d'un soir.



C'est le dessin qui orne sa rubrique symbolique de l'Expresso. Il me semble qu'on peut y lire tout un programme.



Tu tuerais un noir ?
Pas pendant la récolte des tomates !
Dessin d'Ellen Kappa

QUESTO PAESE È COSÌ
COERENTE CHE, UN GIORNO SÌ
E UNO NO, RIESCONO AD AVERE
RAGIONE ANCHE GLI STRONZI.



"Ce pays est tellement cohérent qu'un jour sur deux, même les cons réussissent à avoir raison." *Dessin d'Altan paru dans L'Espresso*



"Papa, comment fait-on de la politique ?
- Combien me donnes-tu si je te l'explique ?
Dessin de Laval paru dans La Stampa - Turin





Ou la mafia s'autoréforme, ou il n'y a plus d'espérance
(ou d'espoir au choix).

Bibliographie

En français

Les Italiens, Grasset 1990

Désir d'Italie, Jean-Noël Schifano, Livre de poche, 1990

Pastiches et postiches, Umberto Eco, Messidor, 1988

Masse et pouvoir, Pietro Ingrao, PUF, 1980

Maisons rouges, Marc Lazar, Aubier 1992

En italien

Il secondo diario minimo, Umberto Eco, Bompiani, 1992

Le cose impossibili, Pietro Ingrao, Riuniti, 1990

Capo d'Orlando, un sogo fatto in Sicilia, Fulvio Abbate, Theoria, 1993

Facciomoci del male, sur Nanni Moretti, CUEC, 1990

Servabo, Luigi Pintor Bollati Boringhieri, 1991